

sonne de ce monde... continua le procureur de la République. Elle avait prit goût à l'existence mouvementée et aventureuse des policiers... Elle demeura attachée à titre auxiliaire, à la brigade de sûreté... On l'avait surnommée l'ŒIL-DE-CHAT, parce qu'elle voyait clair dans les trames les plus ténébreuses, comme les chats voient clair la nuit... Elle a rendu de nombreux et grands services dans les affaires criminelles et politiques, notamment à l'époque du complot Orsini... C'était une nature, comme on dit aujourd'hui... Elle marchait de pair avec Jobin, avec Lecoq, qui lui accordaient toute leur estime... Malheureusement elle a quitté la police depuis quatre ou cinq ans...

— La Préfecture ne pourrait-elle se l'attacher de nouveau ?

— Ce serait difficile, puisqu'on la pressait de rester et qu'elle s'est obstinée à prendre sa retraite...

— Peut-être obtiendrait-on qu'elle s'occupât exceptionnellement d'une seule affaire...

— Peut-être, en effet... Dans tous les cas on pourrait le lui demander et, si elle refusait d'intervenir personnellement, elle ne refuserait pas un conseil...

— Elle est à Paris ?

— Je le suppose... Elle y était du moins il y a un an... Elle est venue me voir et me consulter au sujet de quelque chose qui l'intéressait... j'ai conservé pour elle beaucoup d'estime, elle le sait bien...

— Vous devez avoir de l'influence sur cette femme...

— Un peu, je crois.

— Eh bien ! usez de cette influence et faites en sorte qu'Aimée Joubert nous vienne en aide... Vous avez pensé à elle... Où Jodelet et Martel échouent, elle réussira !

— Je vais tâcher de la voir aujourd'hui même M. de Gibray se leva ; il allait prendre congé.

A ce moment précis, un huissier entra dans le cabinet pour annoncer que le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations judiciaires sollicitaient une audience du procureur de la République.

Ce dernier donna l'ordre de les introduire aussitôt, et il ajouta :

— S'ils nous apportent une bonne nouvelle, qu'ils soient les bienvenus...

L'huissier sortit et reparut au bout d'un instant précédant les nouveaux venus, accompagnés d'un homme qui n'était autre que Letellier, le marchand de couronnes de la rue de la Roquette.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? demanda le chef du parquet.

Le chef de la sûreté répondit, en désignant Letellier :

— Il y a, monsieur le procureur de la République, que selon M. Letellier, qui est un commerçant honorable dont j'ai reçu la visite dans mon cabinet, l'auteur du double assassinat du Père-Lachaise et de la rue Ernestine serait avant une heure en notre pouvoir...

— Est-ce possible ? s'écria Paul de Gibray pouvant à peine croire ce qu'il entendait.

Le procureur de la République, s'adressant au marchand d'objets de deuil, lui dit :

— Vous êtes certain de ce que vous avancez, monsieur ?

— Absolument certain... répliqua Letellier.

— D'où vous vient cette certitude ?

— Il y a deux heures j'ai reconnu l'homme, au moment où il sortait du Père-Lachaise et montait dans une voiture...

— N'avez-vous pas été le jouet de quelque ressemblance ?

— Non, monsieur... je me suis approché de lui et je lui ai parlé...

— Et vous ne l'avez point fait arrêter sur-le-champ ?

Je n'avais pas sous la main un seul sergent de ville... j'ai bien regardé de tous les côtés... point de képis à l'horizon... D'ailleurs une tentative d'arrestation aurait fait du bruit, de l'esclandre... mon brigand aurait pu nous filer entre les doigts... J'ai cru beaucoup plus prudent de le filer pour savoir où il loge... Ne se doutant de rien, il ne bougera pas...

— Ainsi, vous l'avez suivi ?

— Oui, monsieur... jusqu'au *Grand-Hôtel*.

— Mais est-ce bien là qu'il demeure ?

— Je m'en suis assuré.

— Comment ?

— En questionnant un employé de l'établissement...

— Quelle est la nationalité de cet homme ?

— Il est Russe.

— Russe... répéta le juge d'instruction. Ceci explique l'accident étranger signalé par tous les témoins...

— Son nom ? demanda le procureur de la République.

— Il s'appelle ou du moins se fait appeler le comte Smoiloff...

— Vous l'avez reconnu, dites-vous ? Vous le connaissez donc ?

— Je le reconnais pour l'individu qui m'avait acheté, le jour du crime, la couronne d'immortelles retrouvée dans le tombeau.

— Et monsieur avait précédemment reconnu cette couronne... appuya le juge d'instruction. Je vais signer à l'instant même un mandat d'amener et faire procéder, si c'est possible, à une arrestation immédiate...

— Moi, je vais donner des ordres... dit le chef de la sûreté.

Paul de Gibray poursuivit en s'adressant à Letellier :

— Vous voudrez bien, monsieur, accompagner les agents qui vont se rendre au *Grand-Hôtel*, et demeurerez à leur disposition jusqu'à ce que le criminel signalé par vous soit en lieu sûr... On vous indemniserà pour votre temps perdu, si vous le désirez.

— Ne parlons pas de ça, monsieur... répliqua Letellier d'un ton très digne. Grâce à Dieu je suis à mon aise et je ne réclame rien, me trouvant trop payé par la joie d'avoir livré un scélérat à la justice de mon pays...

— Je vous remercie, monsieur, et vous félicite de votre bon vouloir et de votre désintéressement... Grâce à vous, peut-être aurons-nous bientôt le mot d'une monstrueuse et sanglante énigme.

— Monsieur le chef de la sûreté, ajouta le procureur de la République, n'oubliez pas que perquisition doit être faite dans le logement occupé par ce Russe au *Grand-Hôtel*...

— Soyez tranquille, monsieur, la perquisition sera sérieuse...

— Hâtez-vous donc et, si le criminel à l'éveil, ne lui laissez pas le temps de se reconnaître.

M. de Gibray remonta dans son cabinet afin de signer le mandat d'amener, tandis que le chef de la sûreté donnait ses ordres à des agents.

Au bout d'un quart d'heure deux voitures partaient du Palais de Justice pour se rendre au *Grand-Hôtel*.

XLII

Selon le désir de Verdier, caché sous le pseudonyme et sous la soutane de l'abbé Meyriss, on avait déjeuné rapidement rue de Suresnes et l'on s'était séparé après les résolutions prises dans l'entretien auquel ont assisté nos lecteurs.

Maurice avait été chargé de découvrir l'adresse de l'ancien architecte Ludovic Bressolles, et de se procurer copie de l'acte de naissance de Simone Dharville, fille naturelle de Valentine Dharville, femme Ludovic Bressolles avec lequel nous avons fait connaissance rue Vavin, chez le peintre Gabriel Servet.

En quittant le petit hôtel de la rue de Suresnes, le reporter du journal le *Scorpion* se rendit au cabinet de lecture du passage de l'Opéra, et demanda si la collection du Bottin existait dans l'établissement.

On lui répondit qu'on pouvait mettre à sa disposition les treize dernières années.

— Treize années ! se dit-il. C'est à coup sûr plus qu'il n'en faut pour que mes investigations aboutissent.

Les treize gros volumes furent installés par ordre de dates sur une table recouverte d'un tapis vert, et

Maurice commença ses recherches en prenant l'année la plus reculée.

Le premier et le deuxième volumes consultés ne lui fournirent aucun renseignement, soit que M. Bressolles n'eût pas fait inscrire son nom à la direction de l'almanach des cent mille adresses, soit qu'il eût été oublié dans le recensement opéré chaque année par le soin des éditeurs de cet indispensable et volumineux recueil.

Au troisième volume Maurice fut plus heureux.

A la page réservée aux architectes il trouva le nom et l'adresse.

Ludovic Bressolles était indiqué comme demeurant au numéro 23 du boulevard des Filles-du-Calvaire.

Seulement, il y avait onze ans de cela.

Depuis onze ans, M. Bressolles pouvait avoir déménagé plus d'une fois.

Maurice inscrivit sur une page de son agenda le renseignement qu'il venait de trouver, prit l'année suivante du Bottin, et se mit en devoir de vérifier si en effet M. Bressolles n'avait point changé de domicile.

Trois volumes répondirent négativement en donnant la même adresse, mais au suivant le nom disparut de la liste des architectes.

Le chercheur eut un mouvement de dépit facile à comprendre.

Il prit une autre année.

Le nom ne paraissait point.

Une autre encore.

Toujours rien.

Il alla jusqu'au dernier volume, s'obstinant dans une espérance qui devait être finalement déçue.

Le Bottin ne faisait plus mention de M. Bressolles.

Evidemment celui-ci s'était retiré des affaires et cessait de faire partie du corps des architectes de la bonne ville de Paris.

— Serait-il allé en province ? se demanda Maurice.

Et, fiévreusement, il se mit à feuilleter tous les volumes, à partir où le nom de Ludovic Bressolles disparaissait à Paris.

La partie réservée aux départements resta muette.

Maurice ferma le dernier bouquin avec mauvaise humeur, paya sa séance, sortit, prit une voiture, et se fit conduire au numéro 23 du boulevard des Filles-du-Calvaire.

Course inutile !

Depuis l'époque inscrite par le jeune homme comme étant celle de la résidence de Ludovic Bressolles dans la maison, l'immeuble avait changé trois fois de propriétaire, et trois concierges s'y étaient succédés.

Le concierge actuel ignorait non seulement la demeure, mais le nom de M. Bressolles.

Très désappointé, très ennuyé, Maurice regagna sa voiture en donnant de grand cœur à tous les diables les gens qui déménagent et deviennent introuvables juste au moment où on a besoin de les trouver.

Une chance lui restait cependant, celle de tomber sur un architecte ayant conservé des relations avec son ancien confrère et pouvant donner son adresse.

Maurice entra dans un café, se fit servir un bock, demanda le Bottin de l'année, releva les noms d'une demi-douzaine d'architectes en exercice, les inscrivit sur son carnet et résolut de les passer immédiatement en revue.

Le premier qu'il questionna répondit :

— Inconnu...

Chez le second, chez le troisième, chez le quatrième, la réponse fut identique.

Le cinquième, enfin, put donner un renseignement.

Il avait connu Ludovic Bressolles et se souvenait de lui à merveille... Il savait que son confrère, ayant hérité d'une assez grosse fortune, s'était retiré des affaires, et depuis plusieurs années il n'avait point entendu parler de lui.

— Bressolles doit avoir quitté Paris et vivre de ses rentes en province... ajouta-t-il. C'était un homme de goûts et de mœurs paisibles.

Chercher ailleurs devait fatalement aboutir à un résultat négatif.

Maurice se dit qu'il fallait provisoirement s'arrêter,